

LE  
MUSÉE BELGE

REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

**F. COLLARD**

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

**J. P. WALTZING**

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

Vingt-huitième Année. — Tome XXVIII

1924

IMPRIMERIE

**VAILLANT-CARMANNE**

PLACE SAINT-MICHEL, 4

**LIÈGE**

LIBRAIRIE

**Edouard CHAMPION**

QUAI MALAQUAIS, 5

**PARIS**

AVIS. — Les abonnés belges ont un **grand avantage** à verser au plus tôt le prix de l'abonnement pour 1925 au compte chèques postaux du *Musée Belge*, n<sup>o</sup> **145506**; les abonnés étrangers sont priés de faire parvenir le prix au Secrétaire par mandat postal ou par chèque sur une banque belge.

Secrétaire : **J. P. WALTZING**, rue Dartois, 11, Liège

pour papa.  
Affectueux hommage de cet article  
qui a le mérite d'être « historique ».  
Maurice  
Paris, 23/II/25.

## Le sens de l'oraison funèbre de Périclès

THUCYDIDE, II, 35-46.

Il paraîtra vain, sans doute, de gloser encore sur la signification de la fameuse oraison funèbre que Thucydide nous a conservée au livre II de sa Guerre du Péloponèse. La question, même, s'est-elle jamais réellement posée ? Les commentateurs <sup>(1)</sup> et les historiens <sup>(2)</sup> sont d'accord et adoptent l'interprétation la plus simple, la plus naturelle : l'idée maîtresse de l'*épitaphios*, c'est l'antagonisme entre Sparte et Athènes.

A. Croiset y insiste, quand il nous montre Thucydide dressant « en regard de cette Athènes brillante, téméraire et sympathique Lacédémone grave, pauvre, repliée sur elle-même, ennemie du changement, prudente jusqu'à la timidité, mais jalouse, tenace, patiente et redoutable » <sup>(3)</sup> et V. Duruy, résumant le discours, parle des institutions d'Athènes « qui, bien différentes de la tyrannique constitution de Lacédémone, donnaient à chacun la plus entière liberté pour ses goûts et sa conduite... » <sup>(4)</sup>.

Et, de fait, ce texte nous a gardé le plus brillant tableau de la démocratie athénienne, à l'heure d'harmonieux équilibre où elle atteignit une idéale beauté.

Nous n'avons point cité de livres plus récents que celui de

<sup>(1)</sup> CLASSEN-STEUP (Berlin, Weidmann 1889), p. 64, au chap. xxxvii, note 1 : *Überhaupt bilden die spartanischen Verhältnisse in der ganzen Rede den Hauptgegensatz*. ALF. CROISSET (Paris, Hachette 1886) sur le chap. xxxvii, § 8-9 : « Le contraste de Sparte et d'Athènes est d'ailleurs présent à la pensée de l'orateur dans tout ce discours ». THOMAS ARNOLD (Oxford, Parker 1840), sur le chap. xxxix, à propos des Lacédémoniens : « particularly the objects of his comparison » ; sur le chap. xl : οὐ τοὺς λόγους τοῖς ἔργοις βλάβην ἡγούμενον : « refers to the Lacedaemonians horror of eloquence and long speeches ».

<sup>(2)</sup> V. DURUY, *Histoire des Grecs*. Paris, Hachette, 1888, t. II, pp. 452-456. GROTE, *Histoire de la Grèce*, trad. Sadou (Paris, 1865), tome VIII, pp. 170 sqq., p. 182.

<sup>(3)</sup> ALF. CROISSET, *op. cit.*, Introduction, p. 54. (De même : *Histoire de la Littérature Grecque*, t. IV, p. 127 où une note renvoie à notre discours.)

<sup>(4)</sup> V. DURUY, *op. cit.*, t. II, p. 452.

Duruy : c'est que les travaux plus modernes, quand ils sont assez développés pour traiter du fameux *épitaphios*, l'envisagent d'un point de vue tout différent : au lieu de rapporter le discours, ils en discutent la réalité historique. Les deux procédés, l'analytique et le critique, quoi qu'il en paraisse, se rencontrent néanmoins sur un terrain commun : celui de l'interprétation de notre discours.

Il faut bien reconnaître que l'interprétation traditionnelle d'un Duruy aboutit logiquement à l'hypercritique des Wilamowitz et des Müller-Strübing (1).

Déjà Denys d'Halicarnasse (2) faisait observer que, pour l'historien de la guerre du Péloponèse, c'était le seul et le dernier passage où il pût mettre dans la bouche de Périclès l'éloge de la cité à laquelle il avait consacré ses forces et son talent.

L'Athènes idéale que nous découvrons si facilement dans l'*épitaphios* apparaît vite comme une Athènes idéalisée ; et, du coup, le discours de Périclès, homme d'État, devient la composition oratoire de Thucydide, écrivain et artiste.

L'attitude des tenants de l'hypercritique est donc logique, mais aboutit à des conclusions erronées, contre lesquelles un mouvement de réaction se dessine aujourd'hui. On s'accorde à reconnaître dans les discours que Thucydide insère dans son histoire, un fond de vérité : pourquoi l'oraison funèbre, seule, ferait-elle exception ? Avec raison, M. Ciaceri (3) ne la distingue pas, à ce point de vue,

(1) On trouvera le résumé de leurs travaux dans G. BUSOLT, *Griechische Geschichte*, Band III, Teil II (Gotha, Perthes, 1904), pp. 671, note 1 ; 673, note 3 ; cf. aussi p. 939.

(2) DIONYSII HALICARNASSEI OPUSCULA (ed. Usener-Radermacher), vol. I, *Περὶ Θουκυδίδου*, 18 (849) : 'Ὁ δὲ δὴ περιβόητος ἐπιτάφιος, ὃν ἐν τῇ δευτέρᾳ βύβλῳ διεκλήλυθε, κατὰ τίνα δὴ ποτε λογισμὸν ἐν τούτῳ κεῖται τῷ τόπῳ μᾶλλον ἢ οὐκ ἐν ἐτέρῳ ; (853) ἀλλ' εἴκειν ὁ συγγραφεὺς (εἰρήσεται γὰρ ἄφρονῶ) τῷ Περικλέους προσώπῳ βουλόμενος ἀποχρήσασθαι· καὶ τὸν ἐπιτάφιον ἔπαινον ὡς ὑπ' ἐκείνου ῥηθέντα συνθεῖναι, ἐπειδὴ κατὰ τὸ δεύτερον ἔτος ἐτελεύτησεν ἀνὴρ τοῦδε τοῦ πολέμου καὶ οὐδεμιᾶ τῶν μετὰ ταῦτα γενομένων τῇ πόλει συμφορῶν παρεγένετο, εἰς ἐκεῖνο τὸ μικρὸν καὶ οὐκ ἄξιον σπουδῆς ἔργον τὸν ὑπὲρ τῆν ἀξίαν τοῦ πράγματος ἔπαινον ἀποθέσθαι.

(3) EMM. CIACERI, *Intorno alla obbiettività storica nei Discorsi Tucididei*, pp. 67-90 de la *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, XLVI (1916). Sur la question de l'*épitaphios* ses arguments valent surtout contre la thèse de Denys d'Halicarnasse : il légitime le grand discours de Périclès par la nécessité d'exalter l'enthousiasme de ceux qui devaient risquer leur vie ou sacrifier leurs biens dans la guerre : l'idée de la supériorité des institutions athéniennes était-elle bien propre à consoler les sinistrés de l'Attique ?

des autres discours, et il y relève les mêmes caractères de réalité. La question se pose donc ainsi : a) l'*épitaphios* est, selon toute probabilité, authentique (1) ; b) l'interprétation traditionnelle autorise tous les soupçons de non-authenticité.

Laissant de côté les discussions des critiques modernes, n'y aurait-il pas moyen, en s'aidant de textes anciens et des données de la psychologie éternelle, sinon de détruire, du moins de rectifier l'interprétation classique ?

Tout d'abord, considérons l'homme que nous avons devant nous. Périclès est, avant tout, un homme politique, un des premiers politiques de la Grèce ; un orateur, c'est entendu, mais surtout un réalisateur et un réaliste (2) ; ses paroles elles-mêmes seront des actes, ici plus que jamais, étant donné les circonstances.

La première année de guerre vient de se terminer ; dans les deux camps, succès et revers s'équilibrent à peu près ; néanmoins, les revers subis par les Athéniens, bien que passagers, ont fortement ébranlé le moral d'une partie de la population, et y ont suscité une opposition, qui affecte diverses formes. Elle est pacifiste chez les uns (Aristophane, *Acharniens*) ; chez les autres, les plus bouillants, elle a réclamé une nouvelle tactique : une guerre de mouvement énergiquement menée, substituée à la guerre d'usure, qui compte sur la lassitude de l'envahisseur (3).

Mais sous l'une et sous l'autre forme, cette opposition s'attaque à Périclès (4). Elle est si sérieuse qu'elle l'oblige à prendre une mesure grave : suppression des assemblées (5). D'autre part, il a remis le commandement de la flotte, chargée d'opérer un raid de

(1) D'une authenticité relative, s'entend : Thucydide nous donne l'esprit plutôt que la lettre des discours ; c'est ce que lui-même affirme de tous les discours qui se trouvent dans son œuvre (la *ξύμπραξα γλώμη*, I, 22, 1).

(2) Cf. P. CORSEN, *Der Charakter der perikleischen Politik im Lichte der Darstellung des Thukydides*, dans *Sokrates*, Neue Folge, 3 Jg. (Berlin, 1915) pp. 321-332 ; ainsi que J. SCHLUMBERGER, *En lisant Thucydide*, dans *Nouvelle Revue Française*, tome IX, 1913, pp. 709-717.

(3) Cf. THUC., II, 21.

(4) Cf. CAVAIGNAC, *Histoire de l'Antiquité*, t. II, p. 125 (Paris, Fontemoing, 1913).

(5) THUC., II, 22. Cf. PLUTARQUE, *Périclès*, XXXIII. « Toutefois, il ne faisoit jamais assembler le peuple en conseil, craignant qu'il ne fût forcé par la multitude à faire aucune chose contre sa volonté » (Amyot).

représailles sur les côtes du Péloponèse, à Carcinos, Protéas et Socratès (1).

A la fin de l'année, la situation s'est éclaircie : mais Périclès, en bon politique, est trop avisé pour s'imaginer que cette accalmie est définitive. Il sait la mobilité du peuple athénien : il suffira — les événements ultérieurs le prouvent — d'un nouveau revers pour provoquer sa chute.

Il est donc à présumer qu'il utilisera cette accalmie relative pour raffermir sa situation. Pour juguler ses adversaires, il avait suspendu la liberté de parole à l'heure où Archidamos était devant Athènes. Maintenant la parole a, de nouveau, son rôle à jouer ; elle reprend sa primauté. Une occasion lui est offerte : les funérailles des Athéniens tombés lors de la campagne précédente : Périclès la saisit.

Ces Athéniens étaient peu nombreux : une quinzaine. A la suite de Denys d'Halicarnasse (2), on s'est même demandé si Thucydide n'avait pas vu, en ce fait historique d'importance très secondaire, le prétexte d'un beau « morceau » à introduire en bonne place : l'éloge de la grandeur d'Athènes ressortirait mieux, à la veille de cette peste qui fut le premier de ses grands malheurs. Ces raisonnements, et ceux dont nous avons parlé plus haut, après avoir été avorablement accueillis dans une période où l'hypercritique était à la mode, sont de nouveau en défaveur (3). On ne met plus en doute la sincérité de Thucydide, et l'authenticité des discours qu'il prête à ses personnages semble certaine.

Des considérations de Denys d'Halicarnasse, retenons néanmoins ce fait : la médiocrité de l'événement qui fournit l'occasion de l'oraison funèbre (4).

Partant de là, on avait mis en doute l'authenticité même de

(1) THUC., II, 23 ; PLUT., *Périclès*, XXXIV : « ains demoura à la maison, pour toujours retenir la ville en bride, jusques à ce que les ennemis se fussent retirez » (Amyot).

(2) EMM. CIACERI, *op. cit.*, p. 84, notes 1 et 2 ; MÜLLER-STRÜBING et SWOBODA ont repris les idées de Denys d'Halicarnasse. Cf. BUSOLT, *op. cit.*, p. 673, note 3.

(3) EMM. CIACERI, *op. cit.*, p. 85. Déjà Grote trouvait que le raisonnement de Denys d'Halicarnasse n'était ni fondé ni justifiable (*op. cit.*, tome VIII, p. 182, note).

(4) DION. HAL. : *περί Θουκυδίδου* 18 (852)... τούς περιπόλους τῆς Ἀττικῆς, ἰππεῖς δέκα ἢ πεντεκαίδεκα ὄντας.... Cf. encore : (851)... ἐπὶ μὲν τοῖς ὀλίγοις ἰππεῦσι καὶ οὐδερμίαν οὔτε δόξαν οὔτε δύναμιν τῇ πόλει κτησαμένοις,....

*l'építaphios* et la sincérité de Thucydide : cette sincérité et cette authenticité n'étant plus suspectées, il est permis de tirer de ce fait une autre conclusion.

C'est Périclès qui aurait pris un événement assez insignifiant par lui-même comme prétexte d'un discours, auquel il attachait une grande importance — nous verrons pourquoi — et qui dépassait singulièrement les circonstances qui l'avaient amené.

Les quinze soldats tombés dans un obscur combat sont donc relégués, dans *l'építaphios*, à l'arrière-plan. « Cette fois », dit Duruy <sup>(1)</sup>, « il fit moins l'éloge des morts que celui d'Athènes ». Mais ceci n'est peut-être encore qu'une apparence. L'éloge de leur patrie était familier aux Athéniens ; ils le goûtaient toujours beaucoup, trop même. L'heure était bien grave pour un simple discours d'apparat. Un grand politique, comme Périclès, est avant tout homme d'action : ce n'étaient pas seulement de belles paroles — si flatteuses fussent-elles pour ses auditeurs — qui allaient ici être prononcées.

On dirait que le *Ménéxène* formule toutes les raisons qui devaient pousser Périclès à faire autre chose qu'un banal — et si facile — panégyrique.

*Socrate* : « Et qui a-t-on pour panégyristes ? D'habiles hommes... Ils enchantent nos âmes par l'art qu'ils ont de célébrer de mille manières et la république, et ceux qui sont morts à la guerre, et nos ancêtres d'autrefois et nous qui vivons présentement.... ».

« Et d'ailleurs, poursuit Socrate, improviser dans ces conditions n'est pas chose fort difficile. Ah ! *s'il fallait faire l'éloge des Athéniens parmi les habitants du Péloponèse !*... ce ne serait pas trop d'un excellent orateur pour se faire écouter et approuver » <sup>(2)</sup>.

En dépit de ce préambule, le *Ménéxène* tourne rapidement au panégyrique traditionnel. Confrontons-le avec *l'építaphios* : ce parallèle fera mesurer la distance qui sépare un discours fictif, parfaite composition littéraire, du discours d'un politique réaliste — comme Périclès — se trouvant dans une situation difficile.

Ce n'est plus l'heure des *ἄνδρες σοφοί* dont parle Socrate, avec une admiration d'ailleurs très mitigée par l'ironie. Bornons-nous

(1) V. DURUY, *op. cit.*, t. II, p. 452.

(2) PLATON, *Ménéxène*, ch. II, 234 c., 235 a ; ch. III, 235 d. Traduction Saisset.

ici à faire le plan du discours que Socrate improvise. Ce sont les flatteries traditionnelles, celles mêmes que l'on applaudissait au théâtre, et là à juste titre, puisqu'elles étaient pleines du plus beau souffle lyrique.

Les Athéniens sont autochtones (ch. vi) ; leur pays est chéri des immortels (ch. vii) ; leur république est une véritable aristocratie ; ils sont égaux par leur origine (ch. viii) et égaux devant la loi. Puis toute une suite de chapitres est consacrée à leurs fastes guerriers : dans la légende (ch. ix) ; contre les Perses, surtout (ch. ix-xii) ; contre les Grecs rivaux (ch. xiii-xvii)..

Bref, ce sont des lieux communs, admirablement développés, mais sans aucun contact avec l'actualité, avec les besoins de l'heure. On ne peut même pas dire qu'ils concernent la politique extérieure, les chapitres consacrés aux succès remportés dans la présente guerre ! Ils figurent dans le discours au même titre que ceux qui rappellent des victoires qui ne sont plus que de l'histoire ou de la légende.

Dans tous, il n'est question que d'une chose abstraite, vivant au delà du temps et des réalités tangibles : la gloire d'Athènes. Or, revenons maintenant à notre discours : ce que le *Ménexène* a développé longuement, comme nous venons de le voir, Périclès le ramasse en quelques mots. En tout, un chapitre ; et ceci surtout <sup>(1)</sup> : « Les combats et les exploits qui nous ont valu ces conquêtes, le courage avec lequel, nous ou nos pères, nous avons repoussé les agressions des Barbares ou des Grecs, *je les passerai sous silence*, ne voulant pas m'étendre sur un sujet qui vous est connu. *Mais le régime qui nous a fait parvenir à ce degré de puissance, les institutions et les mœurs* qui ont rendu notre ville si florissante, c'est là ce que j'exposerai d'abord, avant de passer à l'éloge de nos guerriers, persuadé qu'un tel examen *n'est point ici hors de saison*, et que la foule entière des citoyens et des étrangers est intéressée à l'entendre ».

Est-ce dédain ou mépris ? Non, mais simplement compréhension des réalités, sens des contingences du moment. A l'opposé de ce que nous avons constaté dans le *Ménexène*, toutes les paroles de Périclès portent contre des réalités. Ces réalités sont bien plus les conceptions politiques de ses adversaires que la constitution de

(1) THUC., II, 36, particulièrement §§ 4 sqq. (trad. Bétant).

Lycurgue ; contre Sparte, il s'agit de triompher, non point par des mots ou par des raisons, mais par la force, par les armes. Les opérations militaires, d'ailleurs, font trêve. Sa propre situation politique, voilà ce qu'il importe à Périclès de consolider : c'est contre les ennemis de l'intérieur qu'il lutte maintenant. Nous avons vu plus haut combien les premiers faits de guerre avaient encouragé l'opposition.

« Le bourgeois, le campagnard, l'artisan cherchaient un bouc émissaire ; et l'homme qui depuis tant d'années dirigeait souverainement la cité était tout désigné pour ce rôle. Sa situation intermédiaire allait se retourner contre lui. Pour les conservateurs, lui, l'Alcméonide, le riche, l'élève des philosophes, qui avait fait à la plèbe tant de concessions désormais irréparables, ne pouvait être que le traître. Et la foule était arrivée au moment où elle ne pouvait même plus accepter l'ascendant personnel d'un homme, quel que fût son passé, sa valeur, et les gages donnés par lui ».

Nous détachons ces lignes de l'histoire de Cavaignac <sup>(1)</sup> ; elles sont écrites, il est vrai, à propos de la chute momentanée de Périclès, quelques mois plus tard. Mais elles pourraient, sans inconvénient être insérées quelques pages plus haut, puisqu'il s'agit là, non d'un événement qu'il faut dater avec précision, mais d'un état d'esprit, qui ne s'est pas créé en un jour, qui existe dès le début des hostilités, dont les mesures mêmes de Périclès ont attesté la présence. Périclès va tenter de réduire cette opposition.

Au reste, si ses allusions visent Sparte en même temps que ses adversaires athéniens, tant mieux ! C'est une habileté de plus de condamner les ennemis du dedans en les identifiant à l'ennemi du dehors. Le procédé est de tous les temps. L'habileté, ici, n'est même pas fort difficile : des affinités très réelles existaient entre Sparte et les conservateurs <sup>(2)</sup>.

Mieux que ces considérations, quelques rapprochements de textes révéleront, sinon toute la portée de l'*épitaphios*, du moins un aspect sous lequel il n'a pas encore été envisagé jusqu'à ce jour.

(1) CAVAIGNAC, *op. cit.*, t. II, p. 125.

(2) L'aristocratie athénienne était spartophile ; les sympathies pour Lacédémone apparaîtront nettement dans l'œuvre de Xénophon, et chez le pseudo-Xénophon de l'*Ἀθηναίων Πολιτεία*. Voyez les motifs invoqués pour ostraciser Cimon.



## PÉRICLÈS

THUC., II, 37, §1 : *χρώμεθα γὰρ πολιτεία ..... κέλῃται.*

La constitution qui nous régit n'a rien à envier aux autres peuples ; elle leur sert de modèle et ne les imite point. Elle a reçu le nom de démocratie, parce que son but est l'utilité du plus grand nombre et non celle d'une minorité.

THUC., II, 38, §2 : *ἐπεισέρχεται δὲ*

La grandeur de notre ville fait affluer dans son sein les trésors de toute la terre, et nous jouissons aussi complètement des produits étrangers que de ceux de notre sol.

a) THUC., II, 39, 1 : *καὶ ἐν ταῖς παιδείαις ..... χωροῦμεν.*

D'autres, par un laborieux exercice commencé dès l'enfance se font de la bravoure une vertu d'éducation ; nous, au contraire, sans nous astreindre à de rudes fatigues, nous affrontons les périls avec une égale intrépidité.

b) THUC., II, 39, 4 : *καίτοι εἰ ῥαθυμία...*

Et quand il serait vrai que nous aimons mieux nous former à la vaillance par une vie facile que par un

## SES ADVERSAIRES.

PS.-XÉNOPHON : *Ἀθηναίων Πολιτεία*, (éd. Dindorf, Teubner 1900), I, 1. *Περὶ δὲ τῆς Ἀθηναίων πολιτείας, ..... τοὺς πονηροὺς ἀμεινον πράττειν ἢ τοὺς χρηστούς.* Quant à la constitution des Athéniens, je ne les loue pas d'avoir adopté ce mode de constitution : c'est que, le choisissant, ils ont choisi de favoriser plutôt le prolétariat que l'élite.

a) ARISTOTELE, *Ἀθηναίων Πολιτεία* (éd. Haussoullier-Mathieu, Paris, 1922), XXVII, 1 : *καὶ μάλιστα προὔτρεψεν τὴν πόλιν ἐπὶ τὴν ναυτικὴν δύναμιν ....* Et surtout il tourna l'ambition d'Athènes vers l'empire maritime (1), si bien que la multitude enhardie tira de plus en plus à elle tout le gouvernement.

b) PS.-XÉNOPHON, *Ἀθ. Πολ.*, I, 2 : *πρῶτον μὲν οὖν τοῦτο ἐρῶ ὅτι δικαίως αὐτόθι καὶ οἱ πένητες..... ἢ καὶ οἱ χρηστοί.* Et d'abord je dirai que c'est à juste titre qu'ici les pauvres et la plèbe dominent les nobles et les riches, par ce fait que c'est du peuple que les vaisseaux tirent leurs équipages, et que c'est lui qui fait la force de l'État ; et en effet, les pilotes, les chefs de nage, les commandants et pilotes en second, les constructeurs de vaisseaux, voilà ceux qui font la force de l'État bien plus que les hoplites, les nobles et les grands.

Il faudrait ici mettre en regard a) le panégyrique de l'ancienne éducation qu'Aristophane met dans la bouche du Juste, *Agon des Nuées* notamment les vers 961-983 et 986-87 : *ἀλλ' οὖν ταῦτ' ἐστὶν ἐκεῖνα, ἐξ ὧν ἄνδρας Μαραθωνομάχους ἡμῆ παιδευσις ἔθρεψεν.* C'est pourtant avec ces vieilleries-là que les guerriers de Marathon, grâce à mon système d'éducation, furent formés.

b) Les vers où sont exposées les exigences de la jeunesse nouvelle : bains chauds (1044-45 et ss., pour

(1) Le parallélisme, à la vérité, n'est pas rigoureux entre le trafic maritime dont parle Thucydide et la maîtrise de la mer (*δύναμις*). Mais il y a corrélation entre le développement de la flotte de guerre et celui de la marine marchande.

exercice pénible, à l'aide des mœurs plutôt que des lois, toujours est-il que nous avons l'avantage de ne pas nous tourmenter d'avance des peines à venir, et qu'au moment de l'épreuve, nous ne nous montrons pas pour cela moins braves que ceux dont la vie est un travail sans fin.

THUC., II, 40, 2 : ἐν τε τοῖς ..... ἐλθεῖν.

On voit ici des hommes donner leurs soins à la fois à leurs propres intérêts, et à ceux de l'État; de simples artisans entendre suffisamment les questions politiques. C'est que nous regardons le citoyen étranger aux affaires publiques, non comme un ami du repos, mais comme un être inutile. Nous savons et découvrir par nous-même et juger sainement ce qui convient à l'État; nous ne croyons pas que la parole nuise à l'action, ce qui nous paraît nuisible, c'est de ne pas s'éclairer par la discussion.

lesquels les jeunes gens désertent la palestre, v. 1054 : πλήρες τὸ βάλανειὸν ποιεῖ, κενὸς δὲ τὰς παλαίστρας, plaisirs variés, énumérés au v. 1073 : παιδῶν, γυναικῶν, κοττάβων, ὄψων, πύτων, κιχλισμῶν.

a) ARISTOPHANE, Nuées, 1055. L'Injuste dit au Juste : εἶπ' ἐν ἀγορᾷ τὴν διατριβὴν ψέγεις. ἐγὼ δ' ἐπαινῶ, ensuite tu blâmes la fréquentation de la place publique, moi je la loue. (1017-1018) les jeunes gens d'aujourd'hui, s'ils ont perdu l'endurance d'antan, ont par contre la langue bien pendue : γλωτταν μεγάλην, et le projet de loi long : ψήφισμα μακρόν.

b) PS. XÉNOPHON, Ἀθ. Πολ., I, 5: ἐν δὲ τῷ δήμῳ ἀμαθία τε πλείστη..., dans la plèbe, une très grande ignorance....

Les considérations d'Aristote sont d'autant plus sages qu'elles ont été déduites des événements. Mais elles nous apportent, entérinée par l'histoire, l'opinion des contemporains : adversaires politiques suspectant les mobiles de tous les actes de l'homme au pouvoir; hommes de juste milieu, timorés, appréhendant les risques de la mégalomanie; l'auteur inconnu de l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* qui figure dans les éditions de Xénophon devait appartenir à cette opposition probe, honnête, doctrinaire; mais au moment où Périclès parle, les événements l'ont grossie de mécontents de tous bords, auxquels le spectacle de l'Attique ravagée a révélé les dangers d'une politique sacrifiant l'armée à la flotte (1).

(1) Le chap. II de l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* du Ps.-Xénophon expose admirablement les avantages énormes de la maîtrise de la mer. Seulement, il y a une restriction : tout cela serait parfait, si la métropole de l'empire athénien était insulaire (II, 14-15); la réduction des effectifs de l'armée de terre (II, 1) est donc une faute. Il y a, en outre, à la politique d'expansion maritime; un vice fondamental : c'est la politique d'un parti, et de quel parti? Celui de la foule, non celui des meilleurs. Ces remarques avaient donc été faites par des contemporains; on imagine la virulence avec laquelle devait les relever une foule haineuse, impatiente, d'évacués aigris : ce n'était plus, certes, le ton modéré, l'allure impartiale, d'un adversaire courtois! On comprend donc l'importance attachée par Périclès, dans son discours, à l'empire de la mer, et surtout aux réfutations des reproches de non-préparation et d'improvisation en matière militaire.

Aristophane, au contraire, nous donne l'opinion des extrémistes de l'opposition anti-gouvernementale : les *Acharniens* nous montraient en lui le pacifiste, le « défaitiste ». Avec les *Nuées*, voici l'écho des sarcasmes des *laudatores temporis acti* : conservateurs et réactionnaires, ennemis déclarés des libertés démocratiques, que Périclès avait développées à un si haut degré.

Aristophane, d'une part, le pseudo-Xénophon et Aristote, d'autre part, représentent pour nous deux courants de l'opposition que venaient de renforcer les premiers revers de la guerre et du blocus.

Les arguments de Périclès ne nous paraîtront pas toujours heurter de front ceux que nous leur opposons ici : ils ne sont ainsi formulés que sur le papier ! En réalité — il n'est pas besoin de le rappeler — les objections, l'hostilité que l'orateur combat sont « dans l'air » ; il doit frapper au jugé, par allusions ; mais aussi il peut se cantonner sur le terrain choisi par lui, et du reste, dans les limites que lui impose le caractère de la cérémonie ; pour la forme, au moins, il doit prononcer une oraison funèbre. Pour le fond, c'est différent : on y a vu, bien vite, l'éloge d'Athènes. Nous voudrions avoir montré que, réduit à cet éloge, le discours ne correspondrait ni aux réalités politiques du moment, ni à la véritable personnalité de Périclès : il y a des raisons sérieuses pour y voir aussi une défense de la politique intérieure suivie par le grand homme d'État.

Maurice HÉLIN.

---